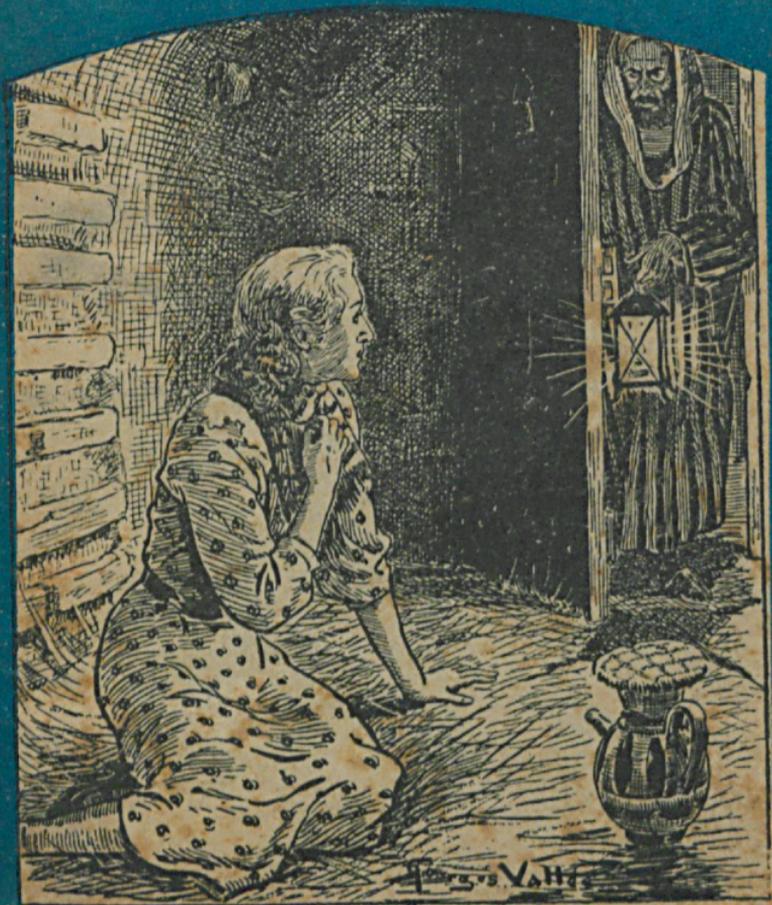


LE PETIT ROMAN d'AVENTURES

Complet 25^{cs}

LA VENGEANCE DES HASCHICHINS



COLLECTION HEBDOMADAIRE
FERENCZI

C 95396

La vengeance des Haschichins

ROMAN D'AVENTURES INEDIT

par GILLES HERSAY



CHAPITRE PREMIER

— Ma fille a été enlevée!

Debout devant Jacques Vaucelin, le jeune attaché au service archéologique de Lattaquieh, un homme de haute taille et ridiculement maigre, le professeur Antoine Durosier, gesticule le visage décomposé par l'angoisse.

Le jeune homme n'est pas moins troublé par cette révélation terrible et brutale que vient de lui faire son visiteur.

— Vous dites? s'écrie-t-il en se levant à son tour :

— Ma fille... Geneviève, votre fiancée... a été enlevée ce matin.

Jacques a quitté son bureau. Il bondit sur le professeur, lui prend fébrilement le bras. Sa voix tremble.

— Ce n'est pas possible!... Expliquez-vous?... C'est un cauchemar, n'est-ce pas que vous avez eu?... ce n'est pas la vérité?...

Durosier secoue la tête lamentablement :

— Hélas! c'est la pure vérité... Ce matin, elle est

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

descendue au jardin pour chercher quelques fleurs afin d'orner le salon... Vous savez combien elle aime les fleurs d'Orient...

— Oui... Oui... interrompt Jacques impatienté... Et puis?

— Et puis... c'est tout... je ne l'ai pas revue...

Le jeune attaché poussa un soupir de soulagement.

— Vous m'avez fait peur... Geneviève est sans doute partie en ville, sans vous avertir... faire une course qui lui est revenue à la mémoire...

— Non... car les fleurs qu'elle avait cueillies jonchaient le sol... Plusieurs d'entre elles étaient piétinées... Il y avait des traces de pas sur l'allée... Non... croyez-moi, elle a été enlevée!

La lueur d'espoir s'effaça du visage du jeune homme.

— Mais qui peut en vouloir à Geneviève?... Je ne comprends pas le mobile qui a pu pousser des hommes à un tel crime...

Le professeur Durosier baissa la tête et éclata en sanglots.

— C'est de ma faute! C'est de ma faute! hoqueta-t-il. Jacques serra les poings.

— Expliquez-vous... Je perds la tête!... mettez de l'ordre dans vos idées... Vous déraisonnez. Pourquoi voulez-vous que cela soit de votre faute?

— Je sais ce que je dis... et j'aurais dû prendre bonne note des avertissements qui me furent donnés à maintes reprises...

— Quels avertissements?

— Ce serait long à vous expliquer...

— Vous avez raison... Mais qui a pu vous mettre en garde?... et contre quoi?

— Qui?... Les Haschichins... contre quoi?... Contre ma curiosité... ma monstrueuse curiosité...

Vaucelin se passa la main sur le front en chancelant.

— Je commence à comprendre! balbutia-t-il.

— N'est-ce pas?... Oui... Ce sont eux qui ont certai-

nement enlevé ma fille, par vengeance... Parce que depuis quelques mois je cherchais à obtenir le secret de leurs rites, de leurs coutumes religieuses.

Jacques leva les bras en signe d'impuissance.

— Et voilà le beau résultat que vous avez obtenu! Vous pouvez être fier de votre œuvre!

— La science...

— Ah! la science... la science! Telle que vous l'entendez, elle est criminelle! Il faut être seul au monde pour l'écouter! Car on peut risquer sa vie, mais non celles dont on a la charge et la garde!

— Je vous en prie, Jacques, épargnez-moi! Je souffre, et je suis bien puni! Mais il ne faut pas perdre de temps à discuter... Il faut retrouver Geneviève, qui doit se trouver folle d'angoisse entre les mains de ces monstres...

Jacques, accablé, se laissa retomber sur son siège...

— La retrouver... vous parlez bien...

Il se prit la tête dans ses mains et ajouta :

— Je crois bien qu'il n'y a rien à faire...

— Vous dites? sursauta à son tour le malheureux professeur.

— Je connais cette race... Elle ne pardonne jamais... et possède des moyens que nous ignorons...

— Mais il y a la justice française... la police... l'armée...

L'archéologue eut un rire amer :

— Tout cela est impuissant... inutile...

— Mais enfin, nous ne pouvons accepter ce forfait!...

— Oui... vous avez raison... riposta le jeune homme... nous ne pouvons l'accepter... mais pour Dieu! ne mêlez jamais la police dans cette histoire... ce serait signer la condamnation à mort de Geneviève!

— Que faire?

— Ah! Voilà... que faire?

Durosier s'approcha de son ami... l'air suppliant :

— Jacques... mon petit Jacques... je n'ai que vous ici... Vous aimez Geneviève... puisqu'elle doit devenir

voire femme... Je vous en supplie... sauvez-la... Sauvez-nous... car si je ne la retrouve pas, je crois que j'en mourrai...

Il y avait dans la voix du pauvre père, tant de douleur, tant de désespoir... que Jacques en fut ému aux larmes et qu'il se reprocha de lui avoir parlé si durement tout à l'heure...

Il se leva encore une fois, prit le vieillard aux épaules et le secouant affectueusement, lui dit d'un ton plus doux :

— Allons... ne vous tourmentez pas outre mesure... J'aime Geneviève, jusqu'à sacrifier ma vie s'il le faut pour la sauver... Comptez sur moi... Jamais je ne l'abandonnerai à son triste sort... et tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines, je lutterai pour la conquérir...

Antoine Durosier eut un sourire de reconnaissance infinie.

— Je n'en attendais pas moins de vous...

— Êtes-vous décidé à m'accompagner... à jouer le tout pour le tout?

— Oui...

— Êtes-vous décidé à poursuivre les ravisseurs de votre fille et la leur arracher des griffes morte ou vivante?

— Oui...

— Allons!... et ne perdons plus une seule seconde...

CHAPITRE II

Le lendemain, à l'aube, une puissante voiture automobile quittait Lattaquieh encore endormie dans ses limbes bleutés et attaquait en vrombissant la route qui serpente à travers les monts Alaouites jusqu'à Baniyas.

Trois hommes, aux visages soucieux, l'occupaient. Dans le fond avait pris place le professeur Antoine Durosier. Sur les sièges avant, étaient Jacques Vaucelin et, au volant de la voiture, son meilleur ami à Lattaquieh, le lieutenant Louis Durieu, attaché au Service des Renseignements.

Jacques lui avait raconté la veille la terrible aventure qui était survenue à Geneviève et le jeune officier s'était spontanément offert à l'aider dans les recherches qu'il fallait entreprendre coûte que coûte. De par ses attributions, Louis Durieu connaissait non seulement toute la région montagneuse, mais aussi les habitants. Il connaissait l'existence des Haschichins et de bien d'autres sectes secrètes. Il savait en quel coin ils se réunissaient. Son concours était donc infiniment précieux aux deux désespérés.

N'est-ce pas de leur existence que le mot « assassin » avait été tiré? Ces hommes étaient nés pour le crime. Ils tuaient pour le plaisir de tuer, après avoir soumis leurs victimes à d'horribles tortures dont le moindre détail faisait frissonner les plus courageux... Leurs Dieux avaient des exigences terrifiantes... Et leur chef, le *Vieux de la Montagne*, comme on l'appelait encore aujourd'hui, était d'une cruauté sans bornes.

À la fin de la matinée ils arrivèrent au village de Baniyas, et là ils abandonnèrent l'auto, car il ne fallait point songer à poursuivre le voyage avec elle, les routes n'étant plus que d'étroits sentiers, à peine dessinés dans

la montagne, et empruntant le plus souvent les lits des torrents desséchés par l'extrême chaleur de ces régions sauvages...

Après de courtes et frugales libations, ils décidèrent de poursuivre leur chemin à dos de mulet, le moyen de locomotion le plus sûr et le plus pratique.

Ils leur fut facile de trouver en cet endroit un paysan qui leur loua quatre montures, trois pour eux-mêmes, la quatrième pour quelques provisions et une caisse assez lourde que Louis Durieu retira de la voiture et déposa avec d'infinies précautions sur le bât du mulet de charge.

— Qu'est-ce que cela? interrogea Jacques intrigué.

— Une idée à moi... répondit l'officier... quelques provisions d'ordre un peu spécial, mais qui pourront sans doute nous être utiles, car... n'oublions pas que nous avons affaire, non pas à quelques bandits, mais à une troupe organisée et possédant retraites fortifiées, armes, etc.

— Seraient-ils cent mille, qu'ils ne me feront point reculer, riposta Jacques.

— Bientôt la petite troupe se trouva prête. Cependant, avant de donner le signal du départ, le lieutenant se tourna vers le vieux professeur qui depuis le matin avait conservé un mutisme farouche.

— Monsieur le professeur... dit-il... L'aventure que nous allons courir est des plus périlleuses... nous risquons d'y laisser notre peau... J'ai scrupule à vous entraîner... et le plus sage serait que vous demeuriez à Baniyas jusqu'à notre retour...

— Jamais de la vie!... riposta Durosier... Je suis responsable du malheur qui arrive à ma fille... Je veux participer à sa délivrance, dussé-je y laisser ma peau, comme vous dites... et puis...

Il allait proférer d'autres paroles, mais il se contenta de jeter un coup d'œil sur l'appareil photographique qui pendait en bandoulière à son côté.

Ses deux compagnons surprirent le geste et en même

temps sa pensée. Le but du savant n'était pas seulement de retrouver son enfant, mais de profiter de cette circonstance qui lui était offerte de si pénible façon, pour étudier sur place les mœurs de ces abominables bandits et en rapporter quelques clichés photographiques, d'une précieuse et définitive authenticité.

L'officier ne s'arrêta pas à cette inconscience que Jacques appelait égoïsme, et reprit :

— C'est bon... nous allons donc repartir en avant... Que chacun conserve son sang-froid, ne commette aucune imprudence et si la chance nous favorise, peut-être retrouverons-nous Geneviève vivante...

— Dieu vous entende! s'exclama le père.

Dix minutes plus tard, la petite colonne prenait la direction de la haute montagne toujours guidée par Louis Durieu qui connaissait parfaitement la région, pour l'avoir maintes fois parcourue en service commandé.

— Où allons-nous? interrogea l'archéologue dont le visage était empreint d'une profonde douleur.

— Si rien ne vient entraver nos projets, nous ferons escale ce soir à Bsatine, un tout petit village... et nous y passerons la nuit...

— Pourquoi ne pas poursuivre notre voyage le plus loin possible?

— Ce serait pure folie de nous aventurer de la sorte... Bsatine se trouve dans les parages soumis au contrôle des Haschichins... Nous serions vite repérés et aussi vite supprimés, sans que nous ayons à intervenir pour notre propre sauvegarde... Et puis j'ai des raisons toutes spéciales de m'arrêter en cet endroit... tu les connaîtras en son temps...

Le chemin devenait de plus en plus accidenté au fur et à mesure qu'on s'élevait. De hautes murailles de rochers noirs se dressaient d'un côté; de l'autre, des précipices se creusaient, aboutissant à des vallées verdoyantes, étagées de cultures... Des mûriers tordus, des oliviers à feuillage sombre composaient la sylve de cette

région... Mais d'heure en heure, le paysage se faisait plus aride...

— Après Bsatine... ce sera le désert! avait expliqué Durieu. C'est une des raisons qui m'obligent à vous arrêter en cet endroit.

Enfin, à l'heure « où le soleil est prêt de rejoindre le bout de la terre », le village apparut. Aussitôt plusieurs villageois attirés par l'arrivée de la caravane s'avancèrent au-devant d'eux. L'uniforme de Louis Durieu excitait surtout leur intérêt.

Dix mains se tendirent pour prendre la bride de son mulet lorsqu'il sauta à terre...

— Mohammed-ben-Sallouh est-il ici? demanda-t-il à un gamin qui se trouvait au premier rang de l'assistance.

Le moutard le regarda peureusement et voulut s'enfuir. Mais le lieutenant fit miroiter devant lui une pièce de cinq piastres et répéta :

— Où est Mohammed-ben-Sallouh?... Un *batchich* (1) pour toi, si tu réponds!

Les yeux du garçonnet s'allumèrent de convoitise et tout à fait apprivoisé, dirigea sa main sale dans une direction.

— Moi conduire « *Dgénéral frangi* »!

— Non... je connais le chemin. Je voulais savoir s'il était au village...

Quelques instants plus tard, ils faisaient halte devant une misérable cabane de montagnard, construite à l'extrémité du village.

Sur le seuil, un indigène entre deux âges était accroupi. Dès qu'il reconnut l'officier, il se leva précipitamment et se confondit en courbettes.

— Salut! Mohammed-ben-Sallouh! Que le Très-Haut, Gardien du Temps, te protège et te comble de ses félicités!

L'interpellé porta sa main vers la terre, puis à son cœur, puis à ses lèvres, et répondit :

(1) *Batchich* : cadeau, en arabe.

— Salut, Effendi! Que le Ciel t'abreuve de ses bienfaits et te soit toujours propice!

— Mohammed-ben-Sallouh, je viens te demander un précieux renseignement...

— Parle, Seigneur! Trop heureux si ton misérable serviteur peut t'être agréable!

Mohammed-ben-Sallouh appartenait au clan des Nosariéhs, le plus important de la région, et l'ennemi irréductible et héréditaire des Ismaéliés, dont les Haschichins faisaient partie. De plus, il était entièrement dévoué à la France et il s'était spontanément offert pour servir d'agent indicateur au Service des Renseignements. C'est à ce titre que Louis Durieu le connaissait.

Ils pénétrèrent dans l'humble demeure.

Le lieutenant croisa les jambes, alluma une cigarette et dit :

— L'objet qui nous amène chez toi est de la plus haute importance! Une jeune fille française a été enlevée par les Haschichins, et nous sommes à sa recherche.

— Yâ, Sidi! Voulez-vous dire que vous allez faire la guerre aux Haschichins?

— Nul ne parle de leur faire la guerre! Mais nous voulons retrouver notre compatriote...

L'indigène n'essayait pas de dissimuler le sentiment de peur que cette nouvelle produisait sur lui. Il hocha la tête silencieusement.

Le Seigneur français ne sait pas ce qu'il dit?

— Si... La mission est périlleuse... mais qu'importe! Nous devons la retrouver saine et sauve...

Un sourire mi-caustique, mi-méprisant retroussa les lèvres pâles du Nosariéh.

— Depuis quand peux-tu prétendre arracher le *vivant* des griffes de ceux qui détruisent la vie?...

— Que m'importe!... Nous réussirons ou nous mourrons... Mais nous réussirons si tu veux nous aider.

— Moi?

— Oui... toi! Ne m'as-tu pas dit que tu aimais les Français plus que toi-même?

— Si... Effendi! Mais dans cette circonstance, rien ne peut être tenté pour que le sourire revienne sur les lèvres de tes amis.

— Pourquoi?

— Parce que *Celui qu'on ne nomme pas* (le diable) sera le plus fort!

— C'est ce que nous verrons!

— Les Français sont courageux... Qu'Allah leur vienne en aide! Mais, moi, je ne puis rien...

— Tu nous abandonnes, Mohammed?

— Non... Mais ce qui est écrit est écrit... et le *Vieux de la Montagne* est le maître du destin.

— Balivernes!...

— Alors... si tu es sûr... Je veux bien t'aider... Et si tu veux, je mourrai à côté de toi... car ce n'est pas la mort que je crains... mais d'être tué par ces maudits...

Il cracha à terre en signe de mépris.

— Il ne s'agit pas de cela, reprit Louis Durieu. Je voudrais que, cette nuit, pendant que nous nous reposerons chez toi, tu essaies de savoir où les bandits se sont réfugiés après leur forfait et nous le dire... Ensuite nous aviserons...

— Tu seras obéi...

CHAPITRE III

Quand les trois Français se réveillèrent le lendemain matin, ils ne trouvèrent pas Mohammed-ben-Sallouh. La cabane où ils avaient dormi semblait abandonnée par le maître du logis.

— Il a fui! murmura Jacques.

Louis hochla la tête.

— Non... Je le connais... Ce n'est pas un lâche.

— Pourtant il hésitait hier soir à nous venir en aide.

— C'est qu'il se doute des difficultés de notre tâche et trouve le risque et l'effort à fournir inutiles. Tu sais combien ils sont fatalistes...

— Il exagère!

C'est le savant qui a lancé cette apostrophe. Dressé, il bat l'air de ses bras, en proie à une violente colère.

— Que faisons-nous ici? Nous attendons qui? Quoi?... Un hédouin? Vous avez donc confiance en eux, après ce qui vient de nous arriver?... Nous devrions être partis depuis longtemps à la poursuite de ces bandits qui vont se gausser de nous et massacrer ma pauvre fille... Ah! si je ne la retrouve pas, je ne sais pas ce que je ferai, mais sûrement il se passera quelque chose... tant pis!

L'archéologue et l'officier entourèrent le pauvre père, essayant de le reconforter du geste et de la parole, de lui faire comprendre le danger de tenter des efforts inutiles et compromettants...

— Nous ne pouvons nous aventurer sans avoir un but précis, savoir où aller... disait le lieutenant. C'est la vie de Mlle Durosier qui est en jeu... Nous ne pouvons l'oublier, et tant que nous serons vivants, une chance lui reste qui disparaîtra avec nous. Donc de la prudence et de la patience...

— Je ne veux pas vous entendre... Tout ce que vous dites est très beau en théorie... Mais j'ai un cœur de père, je souffre et, devant la souffrance, plus rien ne résiste... Il nous faut tenter l'impossible... Et nous le tenterons... Ou plus exactement si vous tergiversez davantage, si vous avez peur... Moi... Moi... Antoine Durosier, je partirai à sa recherche et l'arracherai aux griffes des monstres...

En prononçant ces mots, il se frappa la poitrine à grands coups, puis, comme pris d'un délire subit, il enfonça son casque sur sa tête, s'empara de son appareil photographique et il se dirigea vers la porte qu'il aurait franchie sans l'intervention des deux jeunes gens qui surent le retenir à temps.

— Monsieur Durosier!... soyez raisonnable!... s'écria

Louis Durieu. Notre ami indigène ne va pas tarder à revenir et certainement il nous rapportera de bonnes nouvelles. La seule chose raisonnable à faire est de l'attendre et aussi de prendre des forces.

Le savant fut rassis bon gré, malgré, et tandis que Jacques lui parlait à voix basse, essayant de le remonter, Louis ouvrait une boîte de pâté et un paquet de biscuits, afin de préparer un petit déjeuner.

Ils étaient en train de se restaurer, lorsque soudain ils entendirent des pas marteler le chemin.

— C'est Mohammed! s'exclama Durieu en lâchant son couteau.

Il bondit sur la route au-devant de lui. C'était en effet l'indicateur qui revenait de sa course nocturne et harassante à en juger par l'état dans lequel il se trouvait.

Ses vêtements étaient froissés et poussiéreux, son visage défait, ses membres las.

Dès qu'il pénétra chez lui, il se laissa choir sur une des nattes qui avaient servi au sommeil de ses hôtes et demeura un long moment sans parler.

Les trois Français, inquiets et intrigués tout à la fois, étaient venus s'agenouiller autour de lui, tandis que leur regard cherchait celui du vieux montagnard.

— Que se passe-t-il? interrogea le lieutenant. D'où viens-tu?... As-tu réussi à obtenir quelque renseignement?

Le Nosarieh hocha la tête puis, sans répondre, il présenta ses deux mains. Et les trois voyageurs tressaillirent en poussant des exclamations de surprise. *Elles étaient pleines de sang!*

— Mon Dieu! Ils ont tué Geneviève! s'écria le malheureux professeur.

— Mais non... mais non... riposta Louis... Ecoutez Mohammed! Et toi, raconte vite? demanda-t-il à l'indigène.

— Celui-ci se passa la manche bariolée de sa veste sur les lèvres puis fit le récit suivant :

— Allah est bon, puisqu'il a voulu que je sois parmi

vous ce matin. Car si cela avait été écrit sur le livre du Destin, je serais maintenant parti pour le grand voyage... Qu'Il soit loué! Donc, hier soir, dès que vous fûtes couchés, je partis afin d'obtenir les renseignements que tu m'avais demandés, ami lieutenant! Je savais que la mission était périlleuse car je me doutais bien que les *filz de Satan* connaissaient votre présence dans les parages. Ils ont des espions partout, surtout à cette époque de l'année. Ils savaient aussi où vous étiez descendus, c'est-à-dire ici, et que j'étais votre ami... Aussi je fis bien attention à ne pas me faire remarquer afin d'atteindre mon but et de vous rapporter ce que vous désiriez connaître...

Il interrompit son récit à cet endroit pour s'emparer d'une gargoulette d'eau fraîche et en boire une partie à la régélate. Après quoi il reprit son récit :

— J'avais marché depuis une heure environ, me dirigeant vers un des lieux que ces monstres fréquentent habituellement lorsque j'eus la sensation pénible d'être suivi et guetté dans l'ombre de la nuit. Instinctivement je portais la main au manche du poignard dont je m'étais heureusement muni.

« En effet, je n'avais pas fait cinq cents mètres que je me sentis soudain attaqué par un de ces bandits qui tomba sur moi à l'improviste. Sous le choc, je roulai à terre, l'entraînant dans ma chute. Un moment nous luttâmes. Il proférait des injures à mon adresse et je compris très bien à qui j'avais affaire. C'était un Haschichin qui avait été désigné pour me suivre et me supprimer si j'esquissais la moindre tentative en votre faveur. Je le connaissais suffisamment pour savoir qu'il serait plus fort que moi et pour savoir également qu'il n'aurait guère de pitié à mon égard. Une angoisse terrible m'oppressa, tant je songeais à vous et à vos malheurs. Car moi, je suis vieux et la mort ne me fait pas peur! C'est alors qu'Allah m'inspira — que son nom soit loué! — Pour échapper à l'étreinte de mon ennemi qui se faisait de seconde en seconde plus serrée, j'ima-

ginaï de faire le mort. Je poussai un gémissement et restai inanimé. Mon agresseur surpris s'arrêta de lutter et m'observa. Je profitai de cet instant pour le surprendre à mon tour. Il était penché sur moi. D'un mouvement prompt, je tirai mon poignard et le lui enfonçai dans le ventre... Il poussa un hurlement épouvantable et roula à côté de moi. Je me redressai et bondis sur lui à mon tour... J'arrachai mon poignard de la plaie qui n'était pas mortelle, je le lui plaçai sur la poitrine et, lentement, je commençai à fouiller les chairs, jusqu'à ce qu'il réponde à mes questions. Alors je sus ce que je voulais savoir et l'abandonnais à son sort... aux chacals sans doute... c'est tout ce qu'il mérite... »

Les Français avaient écouté ce récit en frissonnant. La revanche de Mohammed leur paraissait d'une rare cruauté. Mais ils n'avaient guère le temps d'entrer dans toutes sortes de considérations. Le cas de Geneviève était plus pressant.

— Alors, dis-nous ce que tu sais? interrogea Durieu en lui secouant le bras.

— Ce que je sais, répondit le vieillard en dodelinant la tête lamentablement, il aurait mieux valu que je l'ignore car aucune réalité n'est plus douloureuse que celle-ci...

— Que veux-tu dire?... Parle clairement?

— En aurai-je le courage!

— Elle est morte?

— Non... Mais il vaudrait mieux...

Les trois hommes frémirent et le vieux savant poussa un sourd gémissement.

— Elle est vivante?

— On ne peut pas le dire non plus.

L'officier poussa un juron :

— Te décideras-tu? Veux-tu nous faire mourir d'angoisse?

— Allons! et qu'Allah ait pitié de nous tous!... La jeune « frangie » a bien été enlevée par les Haschichins que l'Esprit Divin confonde... Elle a été amenée au

Vieux de la Montagne qui se trouve actuellement ici... Et d'après Fouad Amine, celui que j'ai poignardé, elle a été choisie pour être offerte à *Celui qu'on ne nomme pas* (Le Diable) dès que sonnera l'heure du sacrifice...

En entendant ces mots, Jacques ne put retenir un sourd gémissement. Mohammed-ben-Sallouh le regarda avec curiosité.

— C'est le frère de son cœur! expliqua le lieutenant, en employant le langage imagé du pays.

— Vraiment, je le plains... Les Haschichins sont comme l'araignée : ils ne lâchent plus ce qu'ils ont saisi.

— Rien n'est perdu... si elle est vivante... Et nous allons tâcher de la délivrer...

— Oui!... dussions-nous y laisser notre peau!... ajouta Jacques...

— Et nous espérons que tu nous aideras, que nous pourrons compter sur toi... ajouta Louis.

Les petits yeux de l'homme se plissèrent d'inquiétude.

— Moi, Seigneur?... Que dois-je faire pour cela?...

— Sais-tu l'endroit où fut conduite la jeune fille?

— Oui... dans les souterrains du château de Massyaf où habite le Vieux de la Montagne... Où ils font le culte!

— Alors il faut que tu nous y conduises sans plus tarder... Je te promets une bonne récompense.

Le Nosarieh fit un geste effaré :

— Y songes-tu, Seigneur Effendi?... Les Ismaëliés sont cruels comme le loup... Ils nous tueront tous...

— Toi... un Nosarieh... Tu aurais peur de mourir?...

Le vieux releva fièrement la tête :

— Pas plus que toi, Seigneur! Je suis disposé à te guider, toi et les tiens... mais je te dis : tout sera inutile...

Jacques se pencha et saisit violemment le poignet de l'Arabe :

— Que veux-tu dire?

— Qu'il est trop tard...

— Trop tard? balbutia-t-il... Explique-toi! Est-elle morte ou vivante?

— Elle vit... mais c'est *ce soir le premier vendredi de la lune nouvelle... c'est ce soir que la jeune Française doit mourir!*

CHAPITRE IV

Tandis que son père accablé, son fiancé affolé et le lieutenant Durieu se lançaient de la sorte à sa recherche, la jeune fille, suivant les révélations de Mohammed-ben-Sallouh, avait été emmenée jusqu'à Massyaf, où la farouche secte des Haschichins avait son repaire.

L'événement s'était passé si vite, qu'elle n'avait pas eu le temps d'esquisser la moindre résistance.

Tandis qu'elle s'apprêtait à faire un bouquet, dans son jardin, elle s'était sentie saisie, soulevée, enveloppée dans une couverture et emportée par des bras puissants.

En vain, elle s'était débattue. L'étoffe qui l'aveuglait et la paralysait, avait été renforcée de cordes... Presque aussitôt elle se sentit jetée dans une auto, qui partit à toute allure.

Ses mystérieux agresseurs avaient fait halte après Baniyas, dans un endroit complètement désert. On la débarrassa alors de sa couverture étouffante. Elle jeta un regard effaré autour d'elle, et vit qu'elle était en compagnie de trois hommes à mines patibulaires. Elle voulut crier, mais l'un de ses gardiens lui appuya un poignard sur la gorge d'un air significatif. La jeune fille comprit que si elle persistait, il n'hésiterait pas à l'assassiner froidement.

— Où suis-je? pensa-t-elle, le cœur pétri d'angoisse. Et que me veulent ces bandits?

Elle tenta une explication. On lui imposa silence avec rudesse.

Cependant, jaillissant d'un bloc de rocher énorme, un des gardiens, tenant par la bride trois chevaux arabes à la robe blanche, s'approcha.

Un rapide dialogue s'engagea dans un arabe patoisé dont Geneviève ne parvint qu'à saisir quelques bribes. Puis on la fit monter sur l'une des bêtes qui piaffaient d'impatience. Deux autres gardiens l'imitèrent, tandis que le troisième, reprenant le volant de la voiture, repartait pour Banias.

La jeune fille frémit : elle devinait le but de ce voyage : le désert montagneux et lugubre qui encercle la vallée de Lattaquieh. Cette région où errent seulement quelques bédouins insociables... Où l'on peut marcher plusieurs jours de suite sans rencontrer âme qui vive!...

Jamais on ne pourra la retrouver en cet endroit : ni la police, ni son père, ni Jacques dont elle devine la douleur, l'angoisse et l'activité fébrile...

Maintenant les trois cavaliers s'engagent sur une piste caillouteuse... Là-bas les sommets paraissent cuits par le soleil... Une soif dévorante assèche sa gorge tandis qu'une faim cruelle tord ses entrailles. Mais au-dessus de ces malaises torturants, l'angoisse morale qui l'étreint est autrement douloureuse.

L'un des gardiens marche devant elle... L'autre la suit.

— Si toi essaie sauver toi...

Ce dernier, d'un geste menaçant, a exhibé un revolver qui porte à son comble le désespoir et aussi la rage dans le cœur de Geneviève.

Elle comprend qu'elle ne peut rien tenter pour échapper à ces misérables... Elle pense à ceux qu'elle aime. Ils doivent la rechercher partout, sans comprendre! Elle pense qu'à la rigueur ils pourront peut-être retrouver ses traces jusqu'à Banias... Mais après!

La caravane s'élève lentement, afin de gagner les premiers contreforts des monts Ansariéhs. Les chevaux ne laissent aucune trace sur les cailloux. Il faut absolument

qu'elle trouve le moyen de signaler son passage. Elle songe au geste classique. Sortant son mouchoir, elle feint de se moucher, puis, adroitement, le laisse tomber sur le sol. Son suiveur a-t-il vu le geste?... Son cœur bat d'inquiétude. Non! Dieu soit loué! Il est passé, sans le voir.

Cet indice, qu'elle laisse derrière elle, la rassure quelque peu.

Il lui sembla qu'elle marchait depuis des jours et des jours lorsqu'à la tombée de la nuit, elle arriva devant un énorme château fort, dont les murailles gigantesques et lézardées par les siècles, se profilaient au-dessus de la terre. C'était le château de Massyaf, construit en cet endroit, par les Croisés.

On fit entrer les montures par une sorte de pont-levis, dans une large cour intérieure où l'herbe poussait jus qu'à mi-corps. Genevière descendit de cheval et suivit ses gardiens, pas rassurée du tout!

L'intérieur de cette forteresse était aussi délabré que l'extérieur. Sous les pieds, les pierres se détachaient et plus d'une fois la jeune fille dut s'accrocher au mur pour ne pas glisser dans l'étroit escalier en colimaçon qui s'enfonçait dans le sol et s'effritait de vétusté. Parfois, un hibou, une chauve-souris, hôtes familiers de ces ténèbres croupissantes, passait à grands coups d'aile, frôlant le visage de la Française qui frémissait chaque fois de dégoût.

Enfin, ils arrivèrent dans une cave assez grande, ornée de voûtes du plus pur style moyenâgeux. Là seulement, l'un de ses gardiens se décida à parler. Se tournant vers la jeune fille, il lui dit d'un ton rogue, en un mauvais français :

— Te voici chez le Saint des Saints. Nous sommes les Ismaïliés et tu vas être présentée à notre chef, le *Vieux de la Montagne*.

A ces mots, Geneviève poussa un cri et chancela. Elle connaissait suffisamment, par son père, l'histoire des cruels Haschichins pour prévoir le sort qui lui était

réservé. Elle comprit qu'elle était perdue et que son enlèvement avait été motivé par la curiosité du savant... Tout lui apparaissait clairement; aussi l'impossibilité pour ses amis de la sauver maintenant.

Mais, sans aucun égard pour son chagrin, on l'entraînait à nouveau. Une ouverture secrète laissa passage au trio. Un escalier, plus étroit que le premier, aux degrés gluants, aux murs suintants, s'offrit à leurs regards. Poussée par l'un des hommes, la fiancée de Jacques commença cette nouvelle descente aux enfers... Un couloir, un souterrain plus exactement, prolongeait l'escalier. Ils le franchirent. Sous les pieds, les cloportes grouillaient... Des rats filaient entre les jambes. Tandis qu'à la lueur d'une torche portée par l'un des hommes, des araignées velues dardaient des yeux de porcelaine sur la blanche et tremblante apparition.

Telle une automate, elle s'avavançait. Dans un brouillard, elle se rendit compte qu'une porte s'ouvrait devant elle, se refermait, derrière, qu'une nouvelle salle était franchie, puis une autre et qu'enfin le trio s'était arrêté devant une ouverture que l'un d'eux heurta de son poing. Aussitôt elle s'ouvrit à son tour. D'une bourrade brutale, elle se trouva projetée dans une grande pièce illuminée.

Elle ferma les yeux, éblouie.

Quand elle les rouvrit, un homme d'apparence jeune, à l'opulente barbe noire comme l'aile d'un corbeau, aux yeux de jais, où passaient des éclairs de cruauté, se tenait devant elle. C'était le *Vieux de la Montagne*.

La pièce dans laquelle elle se trouvait était tendue de lourds tapis d'Orient aux tons chauds. Des fourrures, des tentures lamées d'or, de riches étoffes garnissaient le plafond, les murs, le sol... Des lanternes aux verres multicolores faisaient jouer des rayons d'arc-en-ciel sur toutes ces richesses. Au fond, sur une estrade, recouverte de satin d'argent, habillé comme un sultan des Mille et une Nuits, était assis celui devant lequel elle avait été conduite.

Le premier moment de surprise passé, Geneviève comprit que la lutte allait commencer. Toute la fierté de sa race remonta dans ses veines et c'est d'un regard sans trouble qu'elle fixa le monstre...

— Nous te souhaitons la bienvenue, ici... prononça celui-ci en pur français.

— De quel droit m'avez-vous enlevée et menée dans cette tanière? répondit-elle d'une voix qui tremblait légèrement. Ne savez-vous pas que je suis Française et que les Français châtient cruellement l'atteinte faite à l'un des leurs?

— Peu m'importe ton origine! répondit orgueilleusement le chef des Haschichins. Ton père, qui est peut-être un savant respectable, s'est montré d'une curiosité coupable et obsédante vis-à-vis de nous... Notre vie, notre culte, notre idéal, notre façon de voir et de vivre ne regardent personne... Nul n'a le droit de pénétrer nos secrets sans risque de mort. Est-ce que nous allons nous mêler de vos affaires?... Non! alors il faut nous laisser tranquilles chez nous!

— Mais, le motif que vous m'avouez n'est pas suffisant pour l'accomplissement de votre forfait...

— Si... car je veux frapper l'imagination des Occidentaux... Je veux qu'ils comprennent bien que le Vieux de la Montagne n'est pas un objet de curiosité, mais une force victorieuse contre laquelle il ne faut pas s'aventurer...

— Nul ne cherche à vous faire du mal... mon père moins que quiconque!

— Si, ton père plus que quiconque... car en recherchant l'explication de nos mystères, il détruit du coup toute la force, toute l'hégémonie de ma race... Ce n'est que par le mystère, par l'inexplicable que l'on tient les hommes dans une discipline nécessaire...

Geneviève eut un sourire méprisant :

— Vous avez une drôle de conception de la société!

— Elle n'est pas plus drôle que la vôtre... car vos chefs possèdent les mêmes principes...

— Chez nous... tout est loyal, franc... expliqué! Il n'y a pas de choses secrètes...

— C'est pour cela alors que votre race s'affaiblit de jour en jour... Il ne faut pas que les hommes y voient trop clair... Sans cela ils se posent trop de questions... ce qui les empêche de vivre...

Il lustra sa magnifique barbe... et Geneviève remarqua à ses doigts plusieurs joyaux qui brillaient d'un éclat merveilleux.

— Mais, trêve de discours... continua le *Vieux de la Montagne*... J'avais à me venger de ton père... C'est fait... Maintenant...

Il plongea son regard sombre dans les yeux de la jeune fille qui ne put s'empêcher de frissonner...

— Maintenant, poursuivit le monstre plus lentement... il me faut satisfaire Notre Dieu... et c'est ce qui va s'accomplir!

Il eut un rire satanique qui découvrit deux rangées de dents d'une éclatante blancheur...

— Dans trois jours sera le troisième Vendredi de « *joumâda loula* » (mois de mai) et nuit de nouvelle lune... Tu seras offerte cette nuit-là, en sacrifice, à notre maître *Chey tâne* (Satan). Tu es belle, blanche, certainement savoureuse... et lui, l'Empereur du Mal, aime bien se repaître de ce qui est beau... Dans trois nuits, tu lui seras offerte...

CHAPITRE V

Geneviève regarda autour d'elle. La nuit l'enveloppait. Seule une petite ouverture dans la muraille laissait pénétrer la réalité du dehors. A tâtons, elle fit le tour de l'endroit, très étroit, où elle se trouvait.

Elle était prisonnière, dans un sombre cachot dont l'atmosphère pourrissante la suffoquait. Dans un coin,

un tas de paille avait été jeté. Et c'est là-dessus qu'elle s'était retrouvée...

Comment était-elle venue ici?... Elle ne se souvenait plus. Seuls les derniers mots du *Vieux de la Montagne* revenaient constamment à sa mémoire. Elle savait qu'elle allait être sacrifiée au Diable!

Elle avait dû s'évanouir sans doute, malgré tout son courage et sa volonté... Quelle heure était-il? Depuis combien de temps se trouvait-elle en cet endroit? Elle avait faim, soif, et la tête lui tournait.

Elle jeta un regard furtif par la petite ouverture. Le ciel était sombre. Des étoiles brillaient au firmament. La nuit. C'était la nuit... Mais laquelle, la première, la seconde ou la troisième, celle qui devait consommer le sacrifice?... Elle ne savait pas... Elle ne pourrait pas savoir... Combien de temps était-elle restée évanouie?... Les heures avaient glissé entre ses doigts sans qu'elle puisse ni les retenir, ni les contrôler...

Alors elle se jeta sur sa couche et se mit à pleurer.

— Jacques... Jacques... s'écria-t-elle soudain au milieu de ses larmes... Au secours!... au secours!...

Mais elle réfléchit soudain que nul ne pourrait l'arracher à cette tombe vivante où on l'avait mûrée en attendant le bon vouloir de Cheytâne! Elle était séparée de tout ce qui était vivant... de tout ce qui était lumière... Son destin était arrivé au bout de la page. Et nul ne la tournerait pour y inscrire les heures de joie et d'amour qu'elle avait rêvé de vivre... C'était fini... fini... Ni Jacques ni son père ne la retrouveraient... Elle était maintenant vouée au diable!...

Et une nouvelle crise de larmes s'empara d'elle... Puis elle sombra dans une espèce de torpeur bienfaisante.

Quand elle recouvra ses esprits, elle remarqua une cruche d'eau et un pain arabe dans lequel était dissimulé un morceau de fromage blanc. Elle poussa un cri de joie, but et mangea avidement. Puis, réconfortée un peu, elle songea à sa situation avec plus de sang-froid.

Le jour était revenu et, avec lui, un peu de sa raison. Enfin une autre nuit passa, suivie d'une autre journée.

Le soir de celle-ci venu, elle entendit des bruits de pas venant du dehors. Elle frémit, mais serra les poings et retrouva immédiatement un calme étrange.

Elle se dressa, prête à accueillir ses geôliers, ses tortionnaires — car nul doute, c'était eux qui venaient la chercher — et leur montrer comment savait mourir une fille de France...

Une clef grinça dans la serrure. Elle entendit un bruit de chaînes. La porte s'ouvrit et une voix prononça dans le silence pestilentiel :

— Y allah! (viens!).

L'homme balançait au bout de son bras une lanterne qui accentuait la cruauté de son visage. Elle s'avança d'un pas assuré, la tête haute. A peine eut-elle franchi le seuil de sa geôle, qu'elle se vit entourée de toute une horde déguenillée et armée. Elle frissonna intérieurement, mais demeura impassible en apparence, posant son regard fier sur ces hommes ricanants et sauvages.

Après un quart d'heure de marche dans les sombres souterrains, ils arrivèrent dans une pièce ornée d'attributs religieux. Elle était dans le temple de la redoutable secte.

Sur une sorte d'estrade, le *Vieux de la Montagne* était assis. Des brûle-parfums répandaient dans l'immense salle voûtée une odeur sucrée et suffocante. Des lanternes en fer sculpté se balançaient çà et là, teignant les visages et les corps d'étranges lueurs dansantes.

Ils étaient là une cinquantaine d'Haschichins, alignés en bon ordre de chaque côté du siège présidentiel. Des poignards étincelaient à leur ceinture. Au centre, une sorte de bassin large et profond était creusé.

Mille vociférations accueillirent la jeune fille. Mais d'un geste le chef imposa silence. Un gong retentit trois fois...

Alors la cérémonie commença. Une sorte de mélodie

sauvage et brutale s'éleva, chantée par toutes les poitrines. Quatre hommes s'avancèrent, armés d'un sabre court et de petits boucliers ronds et simulèrent, en une danse farouche, un combat qui ne demeura pas longtemps fictif.

En effet, Geneviève, qui était demeurée debout dans un coin, toujours encadrée par ses gardiens, vit avec horreur que les danseurs se portaient de vrais coups de sabre. Le sang coulait de leurs visages tordus, de leurs membres exaspérés par le rythme de la mélodie. Au plus fort de la mêlée, un tambour de guerre remplaça le chant, précipitant la cadence du combat, tandis que les spectateurs battaient des mains en poussant des hurlements sauvages.

Alors la frénésie s'empara de tous. Une folie progressive les anima. Les uns après les autres, ils venaient se joindre aux belligérants, tournaient sur place en poussant des cris stridents. D'autres se balafrèrent eux-mêmes le visage et le corps avec le couteau qu'ils tenaient à la main.

Un vertige insensé secouait tous ces êtres, complètement désaxés par le parfum suffocant et surtout par le rythme lancinant qui se précipitait de seconde en seconde, énervant les plus impassibles... Seul, le *Vieux de la Montagne*, un sourire énigmatique aux lèvres, demeurait immobile.

Les danseurs du sabre, dégoulinants de sang, épuisés, s'arrêtèrent les premiers et vinrent s'écrouler au pied du trône, à demi évanouis, sans force. Les autres continuaient leur sarabande infernale...

Soudain, Geneviève vit l'un d'eux arracher ses vêtements, puis, avec une espèce de ferveur délirante, sauter dans le bassin central.

Instinctivement, elle fit un pas en avant, pour *voir...* Alors elle poussa un cri d'horreur.

La cuve était pleine de serpents!

L'Arabe au corps bronzé était debout au milieu d'eux, les appelant par une mimique épouvantable... Et les

monstres glissants, gluants, visqueux, s'avançaient silencieusement, les petits yeux cruels fixés sur leur proie docile... Bientôt les premières bêtes rampantes atteignirent l'homme qui riait de plaisir... Lentement ils s'enroulèrent autour de son corps. L'homme gesticulait, poussait des cris pour les énerver...

Alors, excités aux aussi par l'ambiance infernale, ils commencèrent à mordre à pleine gueule la chair fanatisée...

Geneviève sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, tandis que ses dents claquaient d'horreur... Tous regardaient le spectacle en criant, tandis que les parfums de haschich et d'herbes odorantes enivraient les âmes dégradées par la plus monstrueuse des passions religieuses...

Bientôt l'homme s'arracha à sa torture volontaire. Il jaillit hors du bassin, le corps couvert de sang et de meurtrissures tuméfiées. On devinait sous la peau le venin mortel qui se mêlait au sang lentement... L'homme tituba, la bouche tordue de souffrance, les yeux hagards... Une bave blanchâtre coulait de ses lèvres... Quelques-uns de ses compagnons bondirent sur lui... La jeune fille vit qu'on lui frottait le corps vigoureusement avec des paquets d'herbe, et l'Arabe alla se reposer, le venin des serpents rendu inoffensif par les effets de la plante sacrée...

Immédiatement, un autre lui succéda dans la fosse où s'em mêlaient les bêtes immondes, puis un autre encore... Le rythme de la musique barbare s'accélérait toujours et les musiciens avaient les yeux révulsés comme si une crise de folie furieuse s'était emparée d'eux. Le sang coulait, poissant le sol, les cris s'élevaient en stridences horribles... C'était une véritable scène de cauchemar, une vision d'enfer... Une prière satanique présidée par l'immobilité figée du *Vieux de la Montagne*...

Tout à coup, un nouveau coup de gong retentit. Comme par miracle, le bruit s'évanouit, les cris et les

Xclameurs cessèrent. Les blessés étanchaient leurs blessures, les mordus se relevaient péniblement et se rhabillaient, un sourire d'extase aux lèvres... Le *Vieux* se leva, dominant l'assemblée de toute sa haute taille. Il prononça quelques mots en arabe, puis, se tournant vers Geneviève, il ajouta :

— Jeune fille, à ton tour, tu vas servir Cheytâne... Tu dois mourir dans l'étreinte des serpents qui lui sont consacrés... ainsi en a décidé le Destin...

Un cri d'effroi jaillit des lèvres de Geneviève. Son courage faiblissait à l'idée de l'atroce fin qui lui était réservée... Elle ferma les yeux, prête à s'évanouir... Elle balbutia, une dernière fois :

— Papa!... Jacques!... A moi!

Elle sentit qu'on l'empoignait par les bras et qu'on l'entraînait vers le bassin où s'agitaient les hideux reptiles... La foule s'était tue, considérant le spectacle. Elle arriva à l'extrême bord. Elle adressa à ceux qu'elle aimait une dernière pensée...

Brusquement, elle sentit une poussée rude, et le sol se déroba... Elle tomba, serrant les dents pour ne pas hurler d'effroi, pour ne pas donner à ses meurtriers le spectacle de son horreur et de son épouvante.

CHAPITRE VI

Malgré les prédictions pessimistes de Mohammed-ben-Sallouh — et justement à cause d'elles — Jacques et ses compagnons avaient décidé de tenter l'impossible pour arracher la jeune fille au tragique destin qui l'attendait.

Le vieil Arabe s'était élevé contre ce projet, le trouvant inutile.

— Vous allez à la mort...

— Qu'importe, nous mourrons, mais nous voulons essayer de faire notre devoir... Si toi, tu as peur, reste!

L'Arabe avait souri, méprisant :

— Moi, peur?... Ces maudits ne m'effrayent pas... Et si vraiment vos cœurs ne tremblent pas, nous pourrions essayer...

— Tu verras ce que valent des Français...

— Je le sais!... Alors préparons-nous...

Louis Durieu intervint à ce moment :

— C'est très bien de se préparer, mais avant il faut savoir ce que nous allons faire... Je connais le château de Massyaf, mais j'ai peur qu'il ne soit gardé scrupuleusement par les sbires de ce misérable Vieux de la Montagne... Il faut donc discuter... établir un plan d'attaque...

— Nous arriverons à nous faufiler! dit Jacques impétueusement. Je vous en prie, ne perdons pas de temps...

— Seigneurs! écoutez-moi... s'écria Mohammed... Passer par le château est une folie... car le temple des Haschichins se trouve au centre de la terre, et vous ne le retrouverez jamais...

— Mais enfin, il faut faire quelque chose?...

Le vieillard sourit :

— Allah a donné des yeux à Mohammed, et aussi un cerveau... Il sait comment il faut faire...

— Tu connais un chemin?

— Oui... un chemin secret, où il n'y aura pas de sentinelles, car ils ne pensent pas que je l'ai découvert depuis longtemps...

— Bravo!... partons... que ne le disais-tu pas plus tôt?...

— Je voulais savoir si vous étiez décidés...

— Cette question!... bien sûr que nous le sommes!...

— Alors, nous allons aller jusqu'à la source du Zebdi. Là, il y a un chemin qui s'enfonce sous terre... Il nous conduira où nous voulons aller... Mais faisons vite, car

Cheytâne demande ses victimes vers minuit... et il est déjà tard...

Fébrilement, la petite troupe se mit en route. Le lieutenant s'était chargé de sa caisse mystérieuse, les autres étreignaient des revolvers. Seul Mohammed demeurait impassible.

La nuit était venue et l'ombre ralentissait leur marche, car ils avaient décidé de n'emporter aucune lumière afin de ne point attirer l'attention. Il leur fallut au moins deux heures pour atteindre la source de Zebdi.

Là, Mohammed fit arrêter la petite caravane. Les mulets furent entravés derrière un bouquet d'arbustes. L'Arabe le désigna du doigt. Les autres comprirent que le passage secret se trouvait en cet endroit.

— Jacques, veux-tu m'aider à porter ma caisse?...

Celle-ci était suffisamment lourde et ils n'étaient pas trop de deux. L'Arabe avait déjà gagné l'orifice mystérieux, ainsi que le professeur Durosier, dont l'émotion tenait sans doute autant de la perspective de connaître le repaire des Haschichins que de retrouver sa fille.

Derrière les roches, au fond d'une petite grotte, un souterrain s'enfonçait dans le sol.

— A combien sommes-nous du château? demanda Louis.

— Deux kilomètres environ...

Distance qu'il fallut franchir dans l'ombre, sans songer à utiliser le moindre lumignon... Mais le Nosariéh connaissait l'endroit et guidait la marche avec assurance. Enfin ils entendirent des cris et des chants...

— Nous arrivons! dit Mohammed... C'est le moment de faire attention, Seigneurs!

Au bout du souterrain, une mince lumière filtrait. Elle provenait d'une anfractuosité du mur du temple. Les bruits s'amplifiaient de seconde en seconde... Puis tout se tut. On entendit une voix qui s'élevait.

— On dirait que l'on parle français, murmura Jacques...

— Oui... pressons!...

Ils coururent presque vers l'ouverture. L'Arabe les précédait toujours... Soudain leur sang se glaça d'effroi. Ils venaient d'entendre la voix de Geneviève qui les appelait!

— Vite! vite! s'écria Jacques. Elle est encore vivante!...

La caisse gênait leur course... Mais ils ne pouvaient l'abandonner. Le lieutenant y tenait trop. Enfin ils arrivèrent à l'orifice. L'Arabe s'était déjà mêlé à la foule, trop absorbée, trop fanatisée pour se rendre compte de son arrivée...

— Où est Geneviève? interrogea le jeune archéologue.

Soudain il poussa un cri rauque, qui se confondit avec les hurlements de toute la populace. Il venait de la voir au moment où les Haschichins la projetaient dans la fosse...

— Geneviève!... les misérables!...

Il voulut s'élançer, mais Louis le retint par la manche.

— Inutile!... regarde...

Il montra Mohammed-ben-Sallouh qui se frayait un passage au milieu des gens rassemblés pour jouir du spectacle. Arrivé au bord du bassin, il fit un geste, puis, sans hésiter, il sauta au fond de la fosse.

Livide d'effroi, Geneviève s'était adossée contre une des parois et, les yeux agrandis d'épouvante, elle regardait venir les horribles bêtes qui se dirigeaient vers elle, les gueules dégoulinantes de sang, les petits yeux avides, les crocs empoisonnés prêts à s'enfoncer dans les chairs...

Déjà le premier venait de l'atteindre et se redressait pour la mordre à la cheville, quand elle vit un homme bondir sur elle et l'enlever...

— Ne craignez rien!... amie... Jacques est là...

Mohammed-ben-Sallouh prit la jeune fille dans ses bras. La révélation du Nosarieh avait été si inattendue, qu'elle s'était évanouie... Il la soulevait à pleins bras,

afin de la soustraire aux monstres rampants qui, furieux, se retournaient contre lui; mais le fidèle ami des Français n'en avait cure. Il ne songeait qu'à une chose, sauver la jeune fille...

Les Haschichins n'avaient pas d'abord compris le geste de l'homme. Mais bientôt ils devinèrent son projet et le reconnurent à l'habit qu'il portait...

— Trahison!... trahison!... s'écrièrent-ils...

Un grand mouvement se fit et, sur l'ordre du *Vieux de la Montagne* qui s'était levé, plusieurs s'emparèrent de fusils afin de châtier l'intrus. Mais à cet instant précis, une formidable explosion se produisit, emplissant le sanctuaire du diable de jets de feu, d'éclats et de cris... Presque aussitôt, une deuxième détonation retentit...

Des morts jonchaient le sol, des blessés se tordaient de souffrance, d'autres fuyaient comme si le diable était à leurs trousses... Le *Vieux de la Montagne* était impuissant à les rallier... Et toujours des détonations retentissaient, semant l'effroi et la mort!

Jacques admirait Louis Durieu qui avait eu une idée de génie en se munissant de grenades à main qu'il lançait sans discontinuer sur le groupe des Haschichins terrifiés, dont la moitié était abattue...

Alors le jeune archéologue comprit que son devoir était de profiter de cette circonstance et de sauver Geneviève; bondissant hors du souterrain, il se pencha sur le bord du bassin. Mohammed s'y trouvait toujours, portant à bout de bras la jeune fille évanouie. Les affreux reptiles couvraient son corps, mordaient la chair mise à nu... s'élevaient lentement, le suffocant progressivement, mais le Nosarieh ne lâchait pas son précieux fardeau. Dès qu'il vit le Français, il réussit, dans un effort surhumain, à faire un pas en avant et Jacques put s'emparer à son tour du corps inanimé de sa fiancée. Il était temps! déjà un des serpents s'enroulait autour du bras, cherchant à l'atteindre...

Jacques poussa un cri de joie et recula jusqu'au sou-

terrain que le lieutenant protégeait toujours à coups de grenades. D'ailleurs le temple était vide. Tous les bandits encore valides avaient fui en proie à une terreur panique.

— Vite!... partons!... s'écria Jacques...

Déjà il s'enfonçait dans le noir... Louis fit un geste circulaire. Il eut un geste d'étonnement en voyant le professeur Durosier prendre des photos comme s'il se trouvait en pleine campagne de France...

— Fuyez, saperlipopette!...

Il lui prit le bras et le poussa dans le souterrain... Puis il songea à son fidèle indicateur... Il s'approcha du bassin... mais alors il poussa un cri d'horreur... Tout au fond, une masse informe et glauque grouillait. C'était le corps du malheureux et héroïque Arabe recouvert de serpents qui l'écrasaient dans leurs anneaux visqueux.

Il se cacha les yeux, puis, courant comme un fou, il rejoignit ses amis dont il apercevait dans les ténèbres de la terre, les vagues silhouettes qui fuyaient.

EPILOGUE

Quinze jours plus tard, le professeur Durosier et sa fille Geneviève s'embarquaient pour la France. Jacques Vaucelin, qui avait obtenu un congé, les accompagnait.

Sur le quai de Beyrouth, ils dirent au revoir à leur grand ami, Louis Durieu, que le service retenait attaché au sol syrien...

— Bientôt, j'irai vous rejoindre! leur dit-il.

— Nous comptons sur toi! répondit Jacques. Tu sais que tu seras mon témoin, et nous ne pouvons nous marier sans toi!

— C'est entendu!

Bientôt, la sirène du grand navire lança son cri empanaché de brumes... Le navire glissa sur l'onde bleue. La terre s'effiloça sur l'horizon... Durieu disparut, puis la ville... puis le pays tout entier... Il ne resta plus que l'immensité du ciel et de la mer...

Geneviève et Jacques, la main dans la main, les yeux dans les yeux, souriaient au bonheur qui les attendait là-bas, à Paris... Quant au professeur Durosier, tout repris par sa curiosité, qui aurait pu se terminer de si tragique façon, il contemplait avec satisfaction les photos qu'il avait réussi à prendre au cours du dramatique sauvetage de Geneviève... Ainsi, il pourrait convaincre ses chers collègues que les Haschichins vivaient toujours et continuaient, sous la direction du *Vieux de la Montagne*, leur culte démoniaque et sanglant...

FIN

Pour paraître mercredi prochain :

L'enfer des sables

ROMAN D'AVENTURES INEDIT

par WILLIE COBB

pour **0 f. 25**

Vous ferez le tour du monde
en lisant chaque **MERCREDI**

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

Numéros parus :

1. *La montagne aux vampires*, par Maurice Limat.
2. *Les hommes blancs du désert*, par André-Michel.
3. *La pagode infernale*, par Jean Normand.
4. *La victime humaine*, par L. Gestelys.
5. *La lune sanglante*, par M. d'Escrignelles.
6. *La course au radium*, par Michel Darry.
7. *Le tyran de Manajuaz*, par Paul Dargens.
8. *Le secret du palais de bronze*, par Claude Ascaïn.
9. *L'or dans le désert*, par Julien Lescap.
10. *Le guet-apens de l'île au corail*, par Ernest Richard.
11. *Les hommes-panthères*, par L.-R. Pelloussat.
12. *Le mystère de la pyramide*, par André-Michel.
13. *L'écumeur du Gila*, par Albert Bonneau.
14. *Au milieu des fauves*, par H.-J. Magog.
15. *Le fantôme-volant*, par Maurice Limat.
16. *Le kébir blanc*, par Jean Normand.
17. *La vengeance des Haschichins*, par Gilles Hersay.

Numéros à paraître :

18. *L'enfer des sables*, par Willie Cobb.
19. *L'explorateur sous-marin*, par L. Frachet.

ROMAN COMPLET

J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)

N° 17